

Chapitre 1

Le 1^{er} mai avait toujours été un événement majeur à Oxford et cette année, il allait être encore plus mémorable – après tout, quoi de plus marquant qu'une matinée se terminant par un meurtre ?

À mille lieues d'imaginer ce qui m'attendait, je regrettais déjà d'avoir succombé à l'enthousiasme de ma meilleure amie Cassie. Elle avait voulu « faire comme au bon vieux temps » en participant aux célébrations du 1^{er} mai. Une tradition en particulier consistait à se lever aux aurores pour écouter la chorale du Magdalen College chanter du haut de son imposant clocher. C'était le genre d'idée qui semblait géniale après quelques verres au pub, mais à présent – tandis que je titubais dans le noir, luttant pour m'habiller, à 4 h 45 du matin – j'avais envie de me cogner pour avoir accepté cette suggestion stupide.

J'ignorais ce qui m'avait pris. Je suppose que nous aimons tous croire secrètement (surtout lorsque nous approchons de la trentaine !) que, quel que soit notre âge, nous sommes toujours la même personne à l'intérieur, que nous avons toujours l'énergie et le dynamisme de la jeunesse. Malheureusement, je découvrais à mes dépens

que ce qui était « amusant » pour une étudiante insouciante de 19 ans l'était bien moins lorsque vous approchiez de la trentaine et que vous étiez debout toute la journée pour tenir un salon de thé.

Alors que je sautillais sur un pied, cherchant ma deuxième chaussette et jurant sous cape, j'étais plus qu'heureuse de concéder que je m'étais assagie et... que je savais désormais quand conserver mon énergie (soit, je me fatiguais beaucoup plus facilement). Mais j'avais *promis* à ma meilleure amie de venir et je savais qu'elle ne me pardonnerait jamais si je lui faisais faux bond.

Au moins, j'avais osé intervenir lorsque Cassie, poussée par une vague de nostalgie, avait suggéré que nous fassions *vraiment* comme à l'époque, à savoir une nuit blanche. *Rester debout toute la nuit ?* J'aurais eu du mal à garder les yeux ouverts le lendemain. Or le Little Stables Tearoom serait ouvert – je doutais que les touristes venus de loin pour goûter mes célèbres scones anglais apprécient que je m'endorme dans leurs tasses de thé !

J'avançai à tâtons jusqu'à la porte de la chambre et je poussai un cri de douleur en heurtant le côté de la commode. *Aouch !* J'allais avoir un méchant bleu le lendemain. J'avais vraiment besoin d'une lampe de chevet. En fait, j'avais des tas d'achats à faire pour mon nouveau cottage, mais je n'avais pas eu un moment de libre depuis mon emménagement le week-end précédent. J'avais tout juste réussi à débarrasser l'essentiel, et ma maison regorgeait encore de cartons. Un vrai chaos. Mes doigts trouvèrent finalement l'interrupteur près de la porte et une faible lumière illumina la chambre.

— *Miaouuu ?* fit une petite voix endormie.

Je jetai un coup d'œil au lit. Ma petite chatte tigrée, Muesli, était roulée en boule au milieu de la literie froissée. Elle me regarda en clignant des yeux, émit un bâillement délicat dévoilant les profondeurs de sa petite bouche rose, puis se retourna et se blottit plus profondément dans les couvertures.

J'aurais aimé pouvoir la rejoindre. Au lieu de cela, je me baissai pour trouver la chaussette manquante et l'enfilai. Puis, m'arrêtant juste le temps d'enfiler un pull en laine supplémentaire, je quittai la pièce et descendis à tâtons l'escalier en bois branlant. En bas, il y avait encore des piles de cartons qui menaçaient de me piéger, ainsi que des meubles qui n'avaient pas encore trouvé leur place. Par miracle, je réussis à atteindre la porte d'entrée sans me cogner les orteils ni renverser de cartons, et j'enfilai mon manteau. Puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de moi, je sortis dans la fraîcheur matinale.

Le 1^{er} mai marquait officiellement le début du printemps en Angleterre, mais la matinée était encore suffisamment froide pour que mon souffle forme des nuages de buée devant moi alors que je marchais d'un bon pas sur le chemin de halage près de la rivière. Mon cottage était situé près du Folly Bridge, un pont qui enjambait la Tamise au sud d'Oxford. En remontant, je tournai à droite et franchis les portes en fer géantes qui menaient au Christ Church Meadow. C'était un raccourci bien pratique pour rejoindre High Street, le boulevard principal qui traversait le centre d'Oxford et où se concentraient la plupart des célébrations du 1^{er} mai.

Le ciel était encore d'un bleu indigo, mais on pouvait déjà apercevoir une teinte rose pâle à l'horizon, côté est. Une brume matinale recouvrait le sol et, au travers, je

distinguais les formes bossues du troupeau de longhorns, ces vaches britanniques qui paissaient dans la prairie. Accélérant le pas, je quittai le large Broad Walk qui bordait le côté nord de la prairie et suivis le sentier pour rejoindre le Dead Man's Walk – ainsi appelé, car c'était l'ancienne route des cercueils vers le cimetière juif à l'époque médiévale. Malgré son nom macabre et le fait qu'il était supposé être hanté, c'était en fait l'un des plus beaux sentiers d'Oxford, longeant l'ancien mur de pierre du Merton College, avec ses rosiers grimpants et ses massifs de marguerites sauvages poussant à travers les fissures, et la verdure du Christ Church Meadow s'étendant au loin.

Le ciel commençait à s'éclaircir. De faibles bruits de musique et de rires flottaient dans l'air, devenant plus forts et plus nets à chaque pas, et au loin, se détachant nettement sur le ciel pâle de l'aube, se dressait l'imposant clocher de Magdalen, qui gardait l'entrée est de la ville. J'atteignis la fin du sentier et je franchis la barrière pour entrer dans Rose Lane, puis débouchai enfin sur la High Street.

En temps normal, le vaste boulevard aurait été désert et silencieux à cette heure de la matinée, mais ce jour-là, il y régnait une atmosphère de carnaval avec une foule de personnes – touristes, étudiants et résidents – qui parlaient et riaient avec enthousiasme. Les badauds se déplaçaient en masse vers l'extrémité est de la High Street, à sa jonction avec le Magdalen Bridge, juste en dessous de l'imposante tour du Magdalen College. Tout le monde voulait trouver une place de choix au pied de la tour pour écouter la chorale chanter.

Je regardai autour de moi, à la recherche d'un signe de Cassie. Il était difficile de distinguer les visages parmi la

foule. Tout le monde était emmitoufflé dans des manteaux sombres et des anoraks similaires. Beaucoup portaient capuches ou bonnets de laine pour protéger leurs oreilles du froid. Il semblait y avoir encore plus de monde que dans mes souvenirs d'étudiante. La rue grouillait de gens en mouvement. Je commençai à me poser des questions. N'aurions-nous pas dû arriver un peu plus tôt ? À ce rythme, nous n'avions aucune chance de trouver une bonne place sous la tour...

— Gemma !

Je me retournai et vis Cassie me faire signe en se frayant un chemin parmi la foule. Elle avait le regard vif et était bien trop enjouée pour cette heure si matinale. Ses cheveux noirs luxuriants étaient attachés en une queue de cheval basse et rentrés dans son anorak à capuche, et elle avait une épaisse écharpe enroulée chaudement autour du cou. Elle s'arrêta devant moi et frissonna.

— Brrr ! Il fait un froid glacial, non ? Je ne me souviens pas qu'il faisait si froid quand on était à l'université.

— Je ne me souvenais pas non plus d'avoir eu autant de mal à me lever à 4 h 30 du matin, grommelai-je.

— Oh, tu ne vas pas jouer les trouble-fête, hein, Gemma ? Je n'aurais pas dû te demander de venir – tu n'as jamais été du matin, fit Cassie en souriant.

— Si Seth n'avait pas dû assister à cette conférence, je lui aurais volontiers cédé ma place, dis-je.

Seth Browning était mon autre meilleur ami de l'université. Timide, gentil et studieux, Seth était resté dans le milieu universitaire et était désormais postdoctorant et tuteur dans l'un des collèges d'Oxford. En dehors du fait qu'il avait secrètement le béguin pour Cassie et qu'il aurait

fait n'importe quoi pour elle, il aurait été dans son élément en prenant part à cette ancienne tradition d'Oxford.

— Tu pourras lui raconter tout ça quand il rentrera, dit Cassie d'un ton joyeux. Allez ! Il faut qu'on y aille, sinon on n'aura jamais de place sous la tour !

Elle se retourna et replongea dans la foule.

Je m'empressai de la suivre. Tandis que je me frayais un chemin parmi les corps, essayant de ne pas la perdre de vue, je dus admettre que je commençais à m'amuser. L'atmosphère de carnaval et le sentiment de gaieté étaient contagieux, et il était difficile de rester de marbre face aux sourires exubérants et aux visages enthousiastes qui m'entouraient. Plusieurs personnes s'étaient déguisées pour l'occasion – certaines portaient déjà les costumes de la traditionnelle danse Morris, qui aurait lieu dans les rues plus tard dans la matinée – et d'autres étaient parées de guirlandes de fleurs et de feuilles, incarnant des arbres ambulants, des nymphes des bois et autres figures païennes.

Je réalisai soudain que, focalisée sur les costumes, j'avais perdu de vue Cassie. Je me hissai sur la pointe des pieds, mais ne parvins pas à la voir au milieu de la masse de têtes qui s'agitaient devant moi. J'hésitai un moment, puis poursuivis vers le Magdalen Bridge – j'étais sûre de l'y retrouver.

La Magdalen Tower se dressait, à la jonction entre la High Street et le Magdalen Bridge. La foule était de plus en plus dense, les gens se bousculaient avec excitation, parlaient et riaient, et observaient avidement la tour. Je suivis leurs regards et vis du mouvement tout en haut. Des silhouettes en robe blanche se rassemblaient derrière les créneaux : les choristes prenaient place. Il était presque 6 heures du matin.

La chorale allait bientôt commencer à chanter. Déjà, un sentiment d'impatience s'emparait de la foule.

Je cherchai Cassie du regard, mais ne la vis pas. *Peut-être qu'elle est allée plus loin, sur le pont ?* J'avançai en traînant les pieds, rejoignant la foule qui s'entassait sur toute la largeur du pont, fermé à la circulation pour l'occasion. Toujours aucun signe de Cassie. En fait, je ne pouvais pas voir grand-chose, coincée au milieu de la foule. *C'est vraiment une très mauvaise place*, pensai-je avec irritation. Un sentiment de claustrophobie s'empara de moi et je ressentis un soudain besoin de m'extraire de la cohue. Je me retournai, repérai un espace à côté d'un groupe de touristes japonais et m'y engouffrai. En débouchant de l'autre côté, je me retrouvai en bordure de la foule, contre la balustrade en pierre qui longeait le Magdalen Bridge. Il y avait un peu plus d'espace et je poussai un soupir de soulagement.

Une voix d'homme guinée, à l'accent prononcé, demanda à côté de moi :

— Tu as vu Damian ? Je n'arrive pas à croire qu'il nous ait plantés. Ce fainéant n'a pas dû se réveiller...

— Ça n'a pas d'importance. Nous n'avons pas besoin de lui.

Je tournai la tête pour regarder le couple à côté de moi. Le jeune homme ressemblait au cliché de l'étudiant d'Oxford, avec son blazer en tweed Harris taillé sur mesure, son jean de marque et son écharpe rayée de l'université enroulée autour du cou. La seule chose légèrement incongrue était son bonnet tricoté aux couleurs de l'arc-en-ciel, qui aurait paru plus à sa place sur les dreadlocks de Bob Marley. Comme pour beaucoup d'étudiants, c'était probablement un moyen d'affirmer sa personnalité. En particulier

quand vous veniez d'un milieu bourgeois conservateur, vous pouviez ressentir le besoin de revendiquer encore plus votre individualité en matière de mode (je parlais en connaissance de cause, ayant passé une grande partie de mes études en salopette rouge en flanelle d'Oxfam).

C'était toutefois la jeune femme qui avait attiré mon attention lorsqu'elle avait pris la parole, principalement en raison de sa voix rauque et profonde et de son accent exotique avec quelque chose de guttural. Je n'arrivais pas à le reconnaître : pas allemand, pas français... russe, peut-être ? Elle avait clairement l'air slave, avec ses pommettes hautes, sa mâchoire bien dessinée et ses yeux profonds, en amande, sous des sourcils sombres et arqués qui contrastaient fortement avec sa peau pâle. Ses cheveux étaient longs et blonds, attachés en une tresse lâche sur une épaule, avec des mèches s'échappant au niveau de son front, et ses yeux étaient d'un gris clair, encadrés de cils épais. Elle était d'une beauté éblouissante et aurait facilement pu faire partie de n'importe quel défilé de mode à Paris ou à Milan. La seule chose qui entachait son apparence était son expression ennuyée et cynique, et son air de mépris las. Je me demandai pourquoi elle avait pris la peine de venir si cela lui déplaisait autant.

Puis j'oubliai tout le reste, car, au-dessus de moi, les cloches de la Magdalen Tower commencèrent à sonner. Un son riche, profond, sonore, au carillon porté par l'air vif du matin. Nous tendîmes tous l'oreille, enchantés, alors que les cloches sonnaient au-dessus de nous.

Puis elles s'arrêtèrent. Il y eut un moment de silence.

Je fus surprise de voir à quel point la foule était calme. Il semblait que même les oiseaux avaient cessé de chanter alors que nous attendions tous en retenant notre souffle.

Puis dans ce silence total s'éleva le doux son de voix harmonieuses descendant de la tour. Le Magdalen College Choir chantait l'hymne latin, *Hymnus Eucharisticus*, comme chaque 1^{er} mai depuis cinq cents ans, pour annoncer l'arrivée du printemps. Riches et pures, les voix des enfants de chœur et des étudiants de la chorale s'élevaient et emplissaient l'air, me faisant frissonner. Soudain, je fus bien contente d'avoir accepté de venir après tout. Cela faisait plus de onze ans que je ne m'étais pas tenue ici, sous cette tour, mais la magie était la même que la toute première fois.

Après le dernier couplet, les choristes se turent. Il y eut un léger soupir parmi la foule – qui éclata soudain en un rugissement quand tout le monde se mit à crier, siffler, applaudir et acclamer la chorale. Les gens s'enlaçaient impulsivement, agitaient les bras, lançaient des objets en l'air, alors qu'un sentiment d'exaltation l'emportait.

Je remarquai de l'agitation non loin de moi. La foule se pressait autour de la balustrade, les gens criaient, surexcités. Quelqu'un heurta le côté de la rambarde en pierre et se hissa dessus. Je me retournai juste à temps pour voir un corps basculer dans le vide, suivi par un bruit d'eau. Je me penchai par-dessus la barrière, souriant en regardant la rivière en contrebas.

Il semblait qu'une autre tradition du 1^{er} mai à Oxford ait perduré : chaque année, les étudiants prenaient un malin plaisir à sauter du Magdalen Bridge dans la Cherwell en contrebas, généralement tout habillés – parfois même en robe de bal ou costume-cravate ! Malgré tous les avertissements et les mises en garde des autorités sur les dangers de se jeter dans une rivière aussi peu profonde, des étudiants pleins d'entrain poursuivaient ce rituel excitant.

Une acclamation s'éleva de la foule. Tout le monde était accoudé à la balustrade, attendant avec impatience d'applaudir le courageux qui avait sauté. Je vis quelque chose fendre la surface de l'eau et je reconnus le blazer en tweed Harris du jeune homme qui se tenait à côté de moi.

Puis je fronçai les sourcils. Autour de moi, la foule se tut, réalisant à son tour que quelque chose n'allait pas.

Au lieu de la tête habituelle qui fendait l'eau et de l'étudiant qui saluait joyeusement la foule au-dessus, le corps flottait silencieusement, sur le ventre.

Il y eut un hoquet de stupeur à côté de moi et je me retournai. La blonde avait la main sur la bouche, ses yeux gris écarquillés. Elle laissa échapper un cri étranglé, puis se retourna et se fraya un chemin à travers la foule jusqu'à ce qu'elle atteigne l'extrémité du pont et descende en courant jusqu'à la rivière en contrebas.

Un homme vêtu d'un gilet fluo était déjà là – l'un des agents de sécurité déployés par le conseil municipal pour protéger la foule – et il tendait le bras pour tirer le corps immobile sur la berge. La jeune femme l'écarta, pataugeant dans l'eau pour saisir le jeune homme et le hisser sur la rive.

Puis un cri déchirant fendit l'air. Même du haut du pont, je pouvais voir la sinistre tache rouge qui se répandait dans le bas du dos du garçon.

La foule s'était à nouveau tue, mais cette fois, le silence qui régnait était celui de l'appréhension. La voix de la jeune femme vint le briser, entre deux sanglots :

— *O bozhe moi ! Il est mort ! Il est mort !*